



©DR

De plus en plus d'inscrits à l'école de l'accueil

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

En 20 ans, le Daspa - Dispositif d'accueil et de scolarisation des élèves primo-arrivants et assimilés - n'a cessé, malgré des moyens limités, de démontrer sa nécessité au fil des crises migratoires, avec un nombre d'élèves qui a doublé en 10 ans. Encouragé pour les Ukrainiens arrivant en Communauté française, le Daspa est d'abord une expérience grandeur nature de la diversité.

Ce n'est sans doute qu'un début au vu des crises géopolitiques ravivées et des migrations climatiques à venir. Depuis 2001 et la création des classes-passerelles, les vagues migratoires successives n'ont cessé de donner de la pertinence à ce qui est, entre-temps, devenu le Daspa. Le dispositif d'accueil et de scolarisation des élèves primo-arrivants était proposé à la rentrée dans 30 écoles catholiques fondamentales (19 à Bruxelles, 11 en Wallonie) et 34 secondaires (9 à Bruxelles, 25 en Wallonie).

« Il y a 20 ans, la procédure prenait vraiment beaucoup de temps, tant pour la création d'un Daspa que pour son augmentation en cours d'année, qui, avant même de l'être en vue de l'arrivée des réfugiés ukrainiens, ont été simplifiées dans le décret de 2019 », expliquent Laurent Gruson, secrétaire général adjoint de la FédEFoC (Fédération de l'enseignement fondamental), et Christophe Mouraux, directeur de la FoCEF (Formation continue des enseignants du fondamental).

Aujourd'hui, un Daspa peut s'ouvrir dès 8 élèves et chaque école peut le demander. La Fédération Wallonie-Bruxelles a promis une accélération des procédures pour l'arrivée de réfugiés ukrainiens. Comme à chaque fois, le Daspa s'adapte. Sandrine Di Tullio, conseillère pédagogique à la FESec (Fédération de l'enseignement secondaire catholique), rappelle : « Au début, on avait des allophones scolarisés mais, au fil des vagues géopolitiques successives, on a eu de plus de plus de jeunes analphabètes qui n'étaient jamais allés à l'école, venant d'Afghanistan, de Syrie, de Somalie ou d'Erythrée. Les Ukrainiens, bien scolarisés, présentent, eux, plus un profil d'échanges internationaux que de Daspa. Le public change vite. Et les réalités des Daspa sont également très différentes selon les régions. » Si, à Bruxelles, ils reposent sur les migrations familiales, leur public peut, dans des zones semi-rurales, être composé surtout de jeunes réfugiés hébergés dans des centres pour MENA (mineurs étrangers non-accompagnés) jusqu'à leurs 18 ans.

Les établissements jouissent d'une assez grande latitude pédagogique pour mettre en place la formule qui leur convient le mieux. Mais l'objectif reste le même pour tous depuis le décret de 2019, celui d'une intégration progressive dans une classe ordinaire. Après 10 mois, l'élève doit intégrer au minimum 6 périodes par semaine au sein de sa classe d'âge ou de l'année d'études envisagée. Après 12 mois, c'est 12 périodes, 18 après 18 mois. « La vision a évolué, dit Sandrine Di Tullio : jusque-là, il y avait un côté 'flot' à l'intérieur de l'école, une évolution en vase clos. Avec l'immersion, on ouvre les portes et cela peut faire peur, notamment aux enseignants des classes ordinaires. »

Plus que jamais, l'accueil est la raison d'être première de ce dispositif. Comme le dit une des enseignantes en Daspa interrogées ci-après : « Ce n'est que quand un enfant a les pieds bien ancrés au sol qu'il commence à apprendre. » ■



Institut Cardinal Mercier à Schaerbeek

« Cela fait partie de la **richesse de l'école** »

87 élèves répartis en 6 classes, soit 10% de la population scolaire. Au cœur de ce quartier populaire de Schaerbeek où trois quarts des élèves ne sont pas francophones de naissance, l'Institut technique Cardinal Mercier (qui n'est pas que technique...) présente un des plus « gros » Daspa de la Région bruxelloise. « *Au début, c'était, comme toujours, un peu compliqué, c'était vu comme un frein par les autres enseignants. Désormais, cela fait vraiment partie de l'identité et de la richesse de l'école. Ce n'est plus quelque chose de secondaire mais de central. Ici, les élèves se sentent bien et cela se voit !* », se réjouit la coordinatrice du Daspa, Marie-Ange Veyckemans.

Comme souvent à Bruxelles, ville la plus cosmopolite d'Europe, l'école se retrouve face à une diversité exceptionnelle (mais précarisée) de publics et d'origines : « *Ici, nous n'avons certes pas de centre pour MENA, mais des jeunes en famille. Cela peut être du regroupement familial mais aussi des gens qui voyagent en famille ou qui dorment dans la rue ou, au mieux, au Samusocial. Concernant les origines, nous avons des Chinois, des Brésiliens, des Indonésiens, des Péruviens, des Pakistanais, des Ukrainiens, des Indiens, des Erythréens, des Slovaques, des Kosovars, des Somaliens, des Colombiens, des Albanais, des Syriens, des Bulgares turcophones... Cela permet d'éviter l'homogénéité des classes, ce que personne ne souhaite, y compris les élèves : même si c'est plus facile, ils savent qu'ils n'apprennent rien s'ils parlent la même langue entre eux.* »

L'école a opté pour une « transition douce » au moment du passage en classe 'normale' : « *Ici on pratique l'immersion, des horaires mixtes. Le passage en classe ordinaire est difficile car, en Daspa, on se voit progresser et, d'un coup, cela devient beaucoup plus dur. Au début, ils suivent les cours 'normaux' en maths, sciences ou anglais. Leur présence en classe se fait au bénéfice de tout le monde. Au moment du passage en classe 'normale', le principal déficit est lexical mais revoir le vocabulaire français profite à tous.* » ■

École La Sagesse-Philomène à Saint-Josse

« Notre objectif est que **chacun réussisse le CEB** »



Saint-Josse est la commune la plus pauvre et affichant la plus grande densité de population du pays. Si, dans le quartier, certaines écoles sont quasiment entièrement fréquentées par des Turcs d'origine, l'école primaire La Sagesse-Philomène présente une grande diversité : 52 nationalités pour 500 élèves.

Le tout dans un contexte social particulièrement difficile. « *On a de plus en plus d'enfants qui n'ont jamais été scolarisés, spécialement des Turcs de Bulgarie, des gens très pauvres, analphabètes, qui vivaient en haute montagne. Nous avons des enfants qui dorment dans la rue et*

Suite en page 8 →

← Suite de la page 7

prennent une douche une fois par semaine, des Roms ou des Doms (ndlr : Roms de Syrie) vivant de la mendicité. On fait des colis alimentaires pour certains parents, on donne des tartines et des collations à une trentaine d'enfants chaque jour. Pour la première fois, une collecte était destinée aux... enfants les plus pauvres de l'école. Mais comme le disent mes collègues : nous savons pourquoi nous nous levons chaque matin », résume la directrice, Marianne Dierick.

Derrière ce constat, l'établissement refuse pourtant la fatalité. Son Daspa (20 enfants) se veut ambitieux et vecteur de réussite. « *Notre objectif, c'est que chacun de nos primo-arrivants obtienne le CEB. Nous voulons les voir évoluer. Le Centre PMS fait un test non verbal : si l'enfant a les capacités intellectuelles, on continue. Notre but, c'est la réussite, même avec 1 ou 2 ans de retard. Trois filles viennent de quitter le Daspa pour aller en 6^e primaire : quand on leur annonce la décision, elles le vivent comme une réussite, une récompense. Elles ont beaucoup travaillé pour cela, sans doute parce que leurs parents les ont motivées à l'idée de commencer une nouvelle vie. Et cela booste les autres de la classe », disent Marianne Dierick et Murielle Geerts, titulaire de la classe Daspa depuis 2001.*

Pour arriver à ce résultat, l'école a choisi le système d'une classe unique. Muriel Geerts l'explique : « *L'immersion n'était pas à nos yeux une bonne solution, car on sort les élèves de la classe pour les emmener en Daspa. Les enfants reviennent en classe comme un cheveu dans la soupe, les profs sont embêtés. En ayant leur propre classe, ils ne sont plus des pièces rapportées. Surtout, ils se sentent sécurisés dans leur classe, je suis leur phare. Or, un enfant ne commence à apprendre que quand il a bien les pieds au sol. Et puis, moi aussi, je voulais avoir ma classe et ne pas devoir, comme cela peut arriver ailleurs, donner cours dans le couloir. J'ai donné cours dans toutes les années du primaire : je pense qu'il faut des gens qui ont de la bouteille, parce qu'il faut connaître les exigences de chaque année. » ■*



Centre d'enseignement S2J à Liège

« On ne s'imagine pas que cet enfant vient d'un Daspa »

Créé en 2019 au Centre d'enseignement libre S2J (Saint-Sépulcre-Saint-Joseph-Sainte-Julienne), ce jeune Daspa est le fruit d'une demande née de l'ouverture d'un centre de la Croix-Rouge à Rocourt. Aujourd'hui, l'école travaille aussi avec les centres liégeois de Fedasil, Caritas et G4S Care.

Valérie Piette, coordinatrice, et Antonia Hicter, directrice, détaillent : « *Au départ, tous les élèves étaient répartis en trois classes selon leur niveau de français, peu importait leur âge, mais c'était très compliqué. Aujourd'hui, on a quatre classes : deux pour les 12-15 ans et deux pour les 16-18, l'objectif étant de passer en cours d'année de A1 (ndlr : appellation qui ne correspond pas aux niveaux CECR homonymes) en B1 pour les plus petits, de A2 en B2 pour les plus grands. Quatre conseils de classe ont lieu par an pour ce faire. C'est une équipe réduite. Mais ce sont bien des classes à part entière : ils ont besoin de cela, de dire 'C'est ma classe', d'être en sécurité. Et puis, c'est beaucoup moins stigmatisant que d'être 'le groupe Daspa'. La transition se fait plus en douceur, y compris avec les enseignants des classes 'normales'. Le plus agréable, c'est d'entendre ces profs dire 'On ne s'imagine pas que cet élève vient du Daspa'. Pour nous c'est la preuve de la réussite. »*

Maité Boulangé, éducatrice, est partie prenante pour assurer les relations avec les centres et les familles. « *En gros, 70% de nos élèves sont des MENA hébergés dans les centres de la région, beaucoup d'Afghans et de Syriens au départ, aussi des Somaliens, des Dominicains, des Erythréens. Je travaille principalement l'aspect sécurisant, maternant. La vie en centre est dure. Alors, souvent, ils se sentent bien ici, l'école est leur famille. Au centre, ils doivent subir les entretiens, les avocats, la police, les tests osseux pour définir leur âge et voir si on peut les expulser. Tout cela les fait souvent dormir en classe, sans compter les fois où ils ne rentrent pas au centre. S'ils ont un refus, ils disparaissent dans la nature. Pour nous, cela reste un échec même si nous ne maîtrisons pas ces paramètres. »*

L'intégration dans les classes 'normales' ne se passe pas nécessairement dans l'école. « *On part de leurs choix », disent nos trois interlocutrices. « Ici, nous sommes dans le général mais, par exemple, beaucoup d'entre eux veulent se spécialiser en mécanique. Nous travaillons alors avec d'autres écoles ou le CEFA. Clairement, ici, nos journées ne s'arrêtent pas à 16 heures. On leur téléphone après leur journée de stage pour prendre des nouvelles. Quand ils sont là-bas, ils nous envoient par exemple des photos de leurs réalisations. Cela signifie qu'ils se disent : 'Il y a quelqu'un pour qui ça compte !' » Et c'est sans doute le plus important. ■*



©DR

Centre d'enseignement Saint-Joseph à Chimay

« On travaille l'inclusion, pas l'intégration »

« *Le Daspa est un véritable laboratoire de l'inclusion : on travaille l'inclusion, pas l'intégration* », s'enthousiasment Aurélie Dupont, coordinatrice Daspa, et Samuel Losange, directeur de l'Institut Notre-Dame. Cet établissement technique est situé sur le même site que le Collège Saint-Joseph, ce qui présente l'avantage de pouvoir orienter les jeunes tant vers le qualifiant que vers l'ordinaire.

Depuis Pâques, les 37 élèves inscrits dans les trois classes Daspa sont rejoints par 10 autres, 9 Afghans et 1 Ukrainien arrivé avant la guerre. Voici quatre ans, les écoles du Centre Saint-Joseph à Chimay n'avaient pourtant jamais entendu parler de Daspa. « *Un jour de 2018, j'ai reçu un coup de fil d'un éducateur du centre Fedasil à Couvin. Le centre scolarisait ses jeunes à l'athénée de Florennes mais cela se passait assez mal. Ils avaient fait le tour des écoles de Couvin mais personne ne voulait ouvrir de Daspa. Nous avons foncé et nous sommes ravis du résultat. Nous sommes dans une zone rurale où il n'y a quasiment pas d'étrangers. D'un coup, le monde débarquait à l'école, cela bouscule les choses* », raconte Samuel Losange.

Très multiculturel à son origine, le Daspa est aujourd'hui fréquenté à près de 90% par des Afghans. « *Nous avons été un peu naïfs mais nous avons appris des pièges. D'abord, nous avons voulu gérer les choses avec rondeur puis nous avons compris qu'il fallait ramener un cadre, pour sécuriser tout le monde. Les Afghans, par exemple, viennent d'une culture clanique, de l'agriculture pastorale, ils ne sont jamais allés à l'école, ne sont jamais restés assis en classe. C'est pourquoi nous commençons par présenter les règles. L'autre erreur, c'est qu'en tant qu'enseignants, nous avons voulu les combler sur le plan pédagogique, les considérer comme des élèves 'normaux', or ce n'est pas le cas, ils sont traumatisés. On a un fort taux d'absentéisme. Quand ils ne viennent pas, cela peut être parce que leur village a été attaqué et nous l'ignorons, il faut l'accepter. Nous le savons désormais : avant le pédagogique, c'est l'accueil qui compte !* »

Besoins spécifiques

La philosophie d'Aurélie Dupont tient en une formule : « *lâcher prise* ». Lâcher prise par rapport à tous ces éléments externes, par rapport à

une certaine vision de l'école, « *par rapport à la finalité des études* », renchérit Samuel Losange : « *Oui, on veut les diplômés s'ils le méritent. Quand vous allez au garage, vous voulez un bon mécanicien ou un mécanicien qui parle bien français ? Celui qui vient d'Afghanistan et fait 2h et demie de bus par jour pour suivre les cours de mécanique en 7^e professionnelle a-t-il moins de mérite que celui qui fait maths fortes dans le même bâtiment ?* »

Même s'il est difficile d'« exporter » le Daspa vers le reste de l'école au moment de l'inclusion dans les classes 'normales', l'apport est énorme. « *En fait, dit notre duo chimacien, nous avons repris cette philosophie du Daspa, qui place l'accueil avant le travail scolaire, pour nos 3^{es} professionnelles : à part qu'ils parlent français, ce sont aussi des gamins bousillés par l'éclatement des familles, les violences, les addictions. Le point commun, c'est que tous ont des besoins spécifiques. Et demain, ce sera encore plus vrai quand nous inclurons des élèves de l'enseignement spécialisé dans le cadre de la réforme des pôles territoriaux. Autant prendre une longueur d'avance.* » ■